



DE LA DISPONIBILITÉ AU TRANSFERT. LA LEÇON D'HAMLET

Dominique Scarfone

Presses Universitaires de France | « Revue française de psychosomatique »

2018/1 n° 53 | pages 5 à 20

ISSN 1164-4796

ISBN 9782130803157

Article disponible en ligne à l'adresse :

<https://www.cairn.info/revue-francaise-de-psychosomatique-2018-1-page-5.htm>

Pour citer cet article :

Dominique Scarfone, « De la disponibilité au transfert. La leçon d'Hamlet », *Revue française de psychosomatique* 2018/1 (n° 53), p. 5-20.
DOI 10.3917/rfps.053.0005

Distribution électronique Cairn.info pour Presses Universitaires de France.

© Presses Universitaires de France. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

DOMINIQUE SCARFONE

De la disponibilité au transfert. La leçon d'Hamlet.

I

« J'apporte une variante aux paroles d'Hamlet : "To be in readiness". Être serein, tout est là. » La phrase est de Freud. Elle figure dans la seconde partie de la lettre fatidique du 21 septembre 1897 dans laquelle il annonce à Fliess ne plus croire à la théorie de la séduction qu'il avait élaborée et défendue âprement dans les années précédentes (Freud, 1897a, p. 336). La perte est immense pour lui, qui ajoute, peut-être ironiquement : « Bien sûr, je pourrais me sentir très mécontent. L'espoir d'une renommée éternelle était si beau, ainsi que celui d'une richesse assurée... »

Jean Laplanche considère que l'abandon de la théorie de la séduction est un véritable cataclysme ; il mettra, comme on sait, toute son énergie à remettre, sous une forme généralisée, la théorie de la séduction au centre gravitationnel de la théorie psychanalytique (Laplanche, 1987). Mais s'il dénonce ce « fourvoiement » de Freud, Laplanche n'en demeure pas moins fidèle au Viennois, admiratif de sa persistance à traquer son objet (Laplanche, 1993). C'est que Freud reste Freud : même lorsqu'il perd temporairement le nord, il reste aimanté et éperonné par sa quête incessante de la chose inconsciente.

Dans la présente étude, je me propose de travailler à partir d'un aspect de ce qu'on pourrait appeler, selon un mot à la mode, la « résilience » de Freud au moment de l'abandon « cataclysmique » de la théorie de la séduction. Pour cela, je me laisserai guider par les mots mêmes de la lettre dans laquelle il annonce à Fliess le « grand secret ». À la fin

6 *Dominique Scarfone*

de cette lettre, après avoir essayé de parler d'autre chose, Freud revient à l'événement principal et conclut :

Dans ce bouleversement de toutes les valeurs, seul le psychologique est resté intact. Le rêve est là en toute certitude et le prix que j'attache à mes débuts dans le travail métapsychologique n'a fait qu'augmenter. Dommage qu'on ne puisse vivre, par ex., de l'interprétation du rêve (Freud, 1897a, p. 337.).

Comme on sait, Freud finira par non seulement vivre de l'interprétation du rêve et de la méthode de traitement qu'il en aura dérivé, mais aussi par obtenir la renommée tant souhaitée. Reste que l'« être serein » qu'il substitue à l'« être prêt » d'Hamlet a de quoi étonner. Après tout, Freud vient de perdre de vue les « sources du Nil » qu'il croyait avoir trouvées avec la séduction infantile. Mais au moment de considérer la phrase elle-même, je trouve remarquable qu'en cette heure dramatique, c'est vers Hamlet que se tourne la pensée de Freud. La tragédie *Hamlet* reviendra d'ailleurs trois semaines plus tard, dans une autre lettre importante où Freud expose à Fließ sa compréhension de la tragédie *Oedipe Roi* de Sophocle en se demandant si on ne pourrait pas trouver la même trame dans la célèbre pièce de Shakespeare ; parallèle qu'il fera à nouveau et plus en détail dans *L'Interprétation du rêve* (Freud, 1900, pp. 305-307). Que penser, donc, de cette apparition du prince du Danemark dans la « lettre de l'équinoxe », comme l'appelle Jean Laplanche ?

Commençons par noter que la phrase d'Hamlet que Freud cite, en la déformant, n'est pas n'importe quelle phrase. Dans la préface ajoutée vingt ans plus tard à sa traduction de 1957 d'*Hamlet* et du *Roi Lear*, le poète Yves Bonnefoy ne s'attarde, pour ce qui concerne *Hamlet*, qu'à cette seule et unique phrase du personnage principal : « *The readiness is all* ». Il y voit la clef majeure d'interprétation de l'œuvre (Bonnefoy, 1978).

À la *readiness*, dont on verra que le sens n'est pas aussi évident qu'il y paraît, Freud substitue donc l'« être serein ». En allemand, cela donne : « *Heiter sein ist alles* » alors que la traduction exacte, selon les éditeurs de la correspondance en allemand, eut été « *Bereitschaft ist alles* » (ou encore « *Bereit sein ist alles* ») (Freud, 1897b, p. 285). L'adjectif *heiter* signifie « serein », « clair » ou « dégagé ». Et sa propre sérénité, son esprit dégagé, semblent étonner Freud lui-même, qui ajoute qu'il aurait au contraire des raisons d'être « très mécontent ». Ce même mot « *heiter* » figurait déjà dans la toute première phrase de la même lettre : « Je suis rentré depuis hier matin, dispos, *serein*, appauvri... » L'insistant *heiter*, en plus de se substituer à la *Bereitschaft*, se détache aussi du fond

De la disponibilité au transfert. La leçon d'Hamlet 7

dramatique. On pourrait y voir une formation réactionnelle. Mais nous n'allons pas nous lancer dans l'analyse de l'homme Freud. Nous verrons que la « sérénité », par deux fois mentionnée aura pour caractéristique de n'être pas si éloignée, après tout, de la *readiness* d'Hamlet et même d'en mettre en relief un aspect important.

II

Readiness a plus d'un sens : le mot peut signifier autant l'« être prêt », au sens des préparatifs, que le « se prêter volontiers à... ». Cette ambiguïté est mise à profit dans le contexte de la pièce. D'une part, la phrase est prononcée au moment où Hamlet s'apprête à affronter Laërte à l'épée. Elle fait partie de la réponse que le jeune prince donne à Horatio quand celui-ci lui suggère de reporter le duel parce qu'il ne serait pas assez en forme. La *readiness* pourrait donc sembler signifier l'« être suffisamment préparé » (*ready*) au combat. Mais comme la suite le suggère, et comme Bonnefoy le fait ressortir, c'est à tout autre chose que songe Hamlet. Sa *readiness* concerne plutôt l'*acceptation* de la fatalité quelle qu'elle soit, puisque, s'exclame-t-il : « Même la chute d'un moineau est réglée par la Providence ! » La *readiness*, ce n'est donc pas l'« être prêt » au combat, ce pour quoi un autre terme aurait pu convenir : la *preparedness* (nous y reviendrons).

Il est frappant que, d'une part, en 1957, Bonnefoy traduit « *The readiness is all* » par « L'essentiel, c'est d'être prêt », mais que d'autre part, dans la préface ajoutée vingt ans plus tard, il mette en contraste la *readiness* d'Hamlet et la *ripeness* du roi Lear en ces termes : « Je vais essayer de comprendre la “disponibilité” dans *Hamlet*, le “mûrissement” dans *Le Roi Lear* » (Bonnefoy, *op. cit.*, p. 7.). L'être prêt s'est mué en disponibilité. Puis, à propos de cette disponibilité à accepter la fatalité, Bonnefoy précise qu'Hamlet n'accepte pas la fatalité de façon « passive, découragée », et il ajoute :

La *readiness* qu'il propose, ce n'est pas de s'en remettre à la volonté divine comme garante de notre effort, gardienne de notre sens, c'est de cesser, au contraire, ce que le Dieu de naguère attendait de nous : l'exercice hardi et soutenu de notre jugement dans le monde qu'il a créé, l'appréciation du bien et du mal. À la réflexion qui prévoit et qui organise, et qui le peut parce qu'elle sait les valeurs, il substitue l'accueil des choses comme elles viennent, aussi désordonnées et contradictoires soient-elles... (p. 14).

8 *Dominique Scarfone*

On l'aura remarqué, ce commentaire pourrait, *mutatis mutandis*, s'appliquer à ce que vit Freud au moment où il rédige la lettre du 21 septembre 1897 à laquelle nous revenons à présent. Ce que Freud annonce dans cette missive, c'est qu'il vient de renoncer non pas à la théorie de la séduction elle-même, mais au rôle étiologique des actes de séduction perverse qu'il avait pensé être la cause spécifique des psychonévroses. Cette étiologie plaçait effectivement la séduction sous l'angle de l'appréciation du bien et du mal ; elle comportait par conséquent un jugement tant de valeur (ces actes sont mauvais, pathogènes) que d'existence (les actes ont eu lieu). La réflexion à leur sujet visait bien, quant à elle, à « prévoir et organiser » en fonction de ces valeurs, c'est-à-dire à donner une connaissance positive du devenir psychopathologique et de son traitement. Après l'abandon de cette théorie étiologique, abandon justifié par plusieurs arguments dans la lettre, Freud se rabat sur ce qui « est là en toute certitude », soit l'interprétation du rêve, dont on sait qu'elle comporte, tout comme chez Hamlet, « l'accueil des choses comme elles viennent, aussi désordonnées et contradictoires soient-elles... »

Je ne prétends nullement qu'en écrivant les lignes citées Bonnefoy pensait à la méthode freudienne. J'ose néanmoins mettre en parallèle sa lecture de *Hamlet* avec le fait que Freud, grand admirateur de Shakespeare et fortement impressionné par cette grande pièce, y pense précisément en ce moment fatidique de sa recherche. Que Freud cite la *readiness* d'Hamlet en lui substituant la « sérénité » au moment même où lui aussi vient en quelque sorte d'accepter une fatalité, cela me semble utilement éclairé par les remarques de Bonnefoy à propos de la « disponibilité » d'Hamlet, en tant que celle-ci évoque, probablement sans le faire exprès, précisément ce que Freud développera dans les années qui suivront l'abandon dramatique de ses *Neurotica*. Les mots de Bonnefoy ne rappellent-ils pas, en effet, la Règle fondamentale que Freud allait instituer sur la base de l'étude du rêve ? Freud a donc bien raison, à la fin de sa lettre, de se consoler en notant que « [d]ans ce bouleversement de toutes les valeurs, seul le psychologique est resté intact. Le rêve est là en toute certitude... » (Freud, 1897a, p. 337). Par conséquent, on peut dire qu'il ne déforme pas tant que ça la fameuse phrase d'Hamlet. La « sérénité » freudienne traduit bien un aspect de la *readiness* hamletienne, en tant qu'acceptation de l'inéluctable, mais un inéluctable auquel, tout comme Hamlet, Freud ne se résigne pas de façon « passive, découragée ».

Il y aurait encore de quoi paraphraser une autre parole d'Hamlet à propos de la méthode que Freud va développer à la suite et en dépit du

De la disponibilité au transfert. La leçon d'Hamlet 9

« cataclysme », en s'en tenant à la solidité de ses découvertes à propos du rêve ; on serait tenté de dire « *There is method in such... readiness.* » C'est que la méthode analytique qui émergera du travail sur le rêve sera faite de deux versants de la *readiness* : association libre du côté du patient et attention en égal suspens du côté de l'analyste. Dans les deux cas, on recommande la suspension des jugements de valeur et d'existence et l'accueil de ce qui vient, « aussi désordonné et contradictoire cela soit-il... » Le parallèle tient bon jusqu'à la conclusion que Bonnefoy propose au sujet de la disponibilité : « J'entends donc la *readiness* qui apparaît dans *Hamlet* comme, simplement, négativement, une technique de survie de l'âme... » (Bonnefoy, *op. cit.*, p. 16).

III

Comme on le voit, pour le développement de mon propos, il me faut naviguer entre les langues, ce à quoi le travail de traduction – celui de Bonnefoy pour ce qui est d'Hamlet ; celui de l'équipe de Laplanche et de Strachey pour ce qui est de Freud – non seulement nous invite, mais offre un éclairage essentiel.

Si dans sa lettre de 1897 Freud préfère l'être serein (*heiter*) à l'être préparé (*bereit*), il accordera un jour toute son attention à ce deuxième terme. La *Bereitschaft* et tout ce qui s'y apprendre, tel le substantif *Bereitung* (préparation) ou le verbe *bereiten* (préparer, apprêter), prendra une valeur conceptuelle majeure dans *Au-delà du principe de plaisir*. Freud (1920a) y expliquera qu'un traumatisme comporte l'effraction du pare-stimuli et que l'effroi qui en découle résulte de « l'absence d'apprêtement par l'angoisse [Angstbereitschaft], apprêtement qui implique le surinvestissement des systèmes recevant en premier le stimulus » (p. 303).

« Apprêtement par l'angoisse » est un choix opéré par les traducteurs français des *Oeuvres Complètes* pour rendre le mot composé allemand. Traduire ainsi *Angstbereitschaft* n'est pas un simple choix terminologique, c'est aussi un choix théorique ; c'est donner à l'angoisse un rôle décisif dans la prévention du traumatisme, en ce qu'elle déclenche les préparatifs en vue du choc à venir. James Strachey, traducteur de la *Standard Edition*, traduit quant à lui : « preparedness for anxiety — préparation à l'angoisse » (Freud, 1920b, pp. 30 et 33). En termes purement linguistiques les deux choix se valent (Bourguignon et coll., 1989,

10 *Dominique Scarfone*

p. 81). Mais dans le contexte d'*Au-delà du principe de plaisir*, le choix du britannique est étonnant puisque, comme une note de sa propre main l'atteste, Strachey sait bien que Freud a, quelques pages auparavant, écrit ce qui suit :

Je ne crois pas que l'angoisse puisse engendrer une névrose traumatique ; l'angoisse comporte quelque chose qui protège contre l'effroi et donc aussi contre la névrose d'effroi (Freud, 1920a, pp. 282-283 ; Freud, 1920b, p. 13, n. 1).

Où l'on comprend que l'angoisse (*Angst*) non seulement se distingue de l'effroi (*Schreck*), mais sert à l'éviter en déclenchant un surinvestissement des systèmes récepteurs, ce qui prévient l'effraction du pare-stimuli.

Le choix entre « à l'angoisse » et « par l'angoisse » est certes significatif, mais ce n'est pas ce qui nous retiendra le plus ici. Plus important pour mon propos est le fait que Strachey traduit *Bereitschaft* par *preparedness* et non par *readiness*. Choix cette fois rigoureux, puisque, comme nous l'avons vu, *readiness* pourrait signifier l'acceptation de l'inéluctable alors que dans *Au-delà du principe de plaisir*, il n'est nullement question d'acceptation, mais de préparation à *contrer* l'effraction traumatique. Que ce soit en tant que préparation à l'angoisse (Strachey) ou préparation *par* l'angoisse (Laplanche), le terme de *preparedness* nous importe parce qu'il souligne qu'ici la *Bereitschaft* ne comporte aucune résignation.

Voilà donc que dans ce va-et-vient entre les langues, nous constatons que la *Bereitschaft* allemande peut aussi bien être rendue par la *readiness* d'Hamlet – sa disponibilité (Bonnefoy) –, que par la *preparedness* de Freud/Strachey ou l'*apprêt* de Freud/Laplanche. Gardons à portée de main cette polarité *readiness/preparedness* au sein de la *Bereitschaft*, puisqu'elle nous servira à cheminer plus avant vers la question du transfert.

IV

Citons à nouveau Bonnefoy :

« La *readiness* qu'[Hamlet] propose, [...] c'est de cesser [...] l'exercice hardi et soutenu de notre jugement dans le monde [...], l'appréciation du bien et du mal. À la réflexion qui prévoit et qui organise, et qui le peut parce qu'elle sait les valeurs, [Hamlet] substitue l'accueil

De la disponibilité au transfert. La leçon d'Hamlet 11

des choses comme elles viennent, aussi désordonnées et contradictoires soient-elles... » (*op. cit.*, p. 14, *passim*).

Je disais plus haut que cela n'est pas sans faire penser à la méthode freudienne et à la règle fondamentale. Or, il est intéressant de noter que dans les pages où Freud décrit et justifie cette règle, la *Bereitschaft* (ici avec le terme équivalent *Vorbereitung*) est bien présente ; il écrit en effet à propos de la méthode analytique :

Il est besoin pour cela d'une certaine préparation psychique (*psychischen Vorbereitung*) du malade. On s'efforce d'obtenir chez lui deux choses, une intensification de son attention pour ses perceptions psychiques et une mise hors circuit de la critique avec laquelle il a par ailleurs coutume de passer au crible les pensées qui émergent en lui (Freud, 1900, p. 136).

Dans cette double injonction, d'une part, l'intensification de l'attention tire du côté de la *preparedness* : l'analysant doit s'efforcer de scruter plus attentivement son paysage psychique ; d'autre part, la mise hors circuit de la critique ressemble plutôt à la *readiness*, entendue au sens de la disponibilité à accepter tout ce qui se présente dans le champ de l'attention intensifiée. Processus à double détente qui semble chercher à faire plier l'esprit de l'analysant dans un sens (être plus attentif) puis dans l'autre (ne pas critiquer ce qui vient). Freud développera plus avant la description de cette méthode en distinguant entre l'attention réflexive et l'attention d'auto-observation :

Dans les deux cas, il y a forcément concentration de l'attention, mais celui qui réfléchit exerce en outre une critique, par suite de quoi il rejette, après qu'il les a perçues, une partie des idées incidentes montant en lui, coupe court à d'autres, de sorte qu'il ne suit pas les chemins de pensée qu'elles ouvrirait, tandis qu'envers d'autres pensées encore il sait s'y prendre pour qu'elles ne deviennent absolument pas conscientes, donc qu'elles soient réprimées avant d'être perçues. L'auto-observateur, par contre, n'a que la peine de réprimer la critique ; s'il y réussit, une multitude d'idées incidentes lui viennent à la conscience qui, sinon, seraient restées insaisissables (*Op. cit.*, pp. 136-137).

On voit donc que l'attention est un élément central de la méthode, à condition d'en bien distinguer les deux formes. J'ai indiqué ailleurs (Scarfone, 2018, sous presse), quel héritage se profile dans l'importance

12 Dominique Scarfone

que Freud a toujours accordée à l'attention. Le neuroscientifique britannique Karl Friston (2010) a ramené sous les projecteurs la contribution, qu'il juge fondamentale, de Hermann von Helmholtz, chef de file de l'école physicaliste dont faisait aussi partie Brücke, patron de Freud à l'époque de la recherche en laboratoire. Ce qu'on peut appeler le « principe de Helmholtz » énonce que la fonction essentielle du système nerveux central est de maintenir au plus bas niveau possible l'énergie libre, énergie dont un niveau trop élevé perturberait les fonctions cérébrales. La relation au monde extérieur doit donc s'accompagner d'une liaison de cette énergie. Et si on demande comment cela se traduit en termes psychologiques, Friston précise qu'il s'agit en fin de compte d'éviter la surprise. Il s'agit d'opérer, dirions-nous, une sorte de mise en ordre du monde, donnant au sujet une capacité de prévision ou de prédiction, le préparant à toute éventualité : une *preparedness* donc, bien faite pour éviter de trop grandes surprises.

On reconnaît là sans peine ce que nous avons vu chez Freud dans *Au-delà du principe de plaisir* à propos de l'évitement du traumatisme grâce à une préparation par l'angoisse. Freud en viendra d'ailleurs, dans ce même texte, à poser, en des termes très proches de ceux d'Helmholtz, que la liaison de l'énergie (des quantités d'excitation) est une tâche fondamentale de l'appareil psychique (Freud, 1920, pp. 301, 306, 336). Toute la logique de la théorie du traumatisme et de son possible évitement se retrouve ainsi fondée sur cette fonction de base, sur ce principe de liaison. Mais si maintenant nous confrontons ce principe à ce que nous avons vu plus haut au sujet de la préparation psychique du patient en analyse, on notera que la méthode vise en quelque sorte à détourner l'appareil psychique de sa tendance à la *preparedness*. Rappelons que l'attention plus grande portée aux perceptions internes, doublée d'une mise hors circuit de la critique, doit favoriser l'apparition d'idées *incidentes*, c'est-à-dire inattendues, nous tombant littéralement dessus. Avec la méthode freudienne d'analyse nous travaillons par conséquent à *l'encontre* du principe fondamental de liaison et cherchons au contraire à favoriser une certaine surprise !

Or, à bien y penser, à quoi d'autre pouvait-on s'attendre d'une méthode appelée psychanalyse ? La « lyse » ne signifie-t-elle pas précisément « déliaison », décomposition ? L'analysant a toute sa vie fait de son mieux pour lier les « énergies libres » qui l'ont assailli, à maîtriser les conséquences d'événements et de situations pour lesquels sa psyché n'était pas préparée. La plus originale de ces situations étant ce que Laplanche appelle la « Situation anthropologique fondamentale »,

De la disponibilité au transfert. La leçon d'Hamlet 13

faite de la dissymétrie, quant au sexuel, entre l'*infans* et l'adulte qui en prend soin. L'énergie libre dont parle Helmholtz correspondrait ainsi à la part d'excitation non métabolisable due à l'éénigme du sexuel qui loge au cœur de l'attachement entre l'*infans* et l'adulte. Sur cette base, selon ce prototype, un sujet peut être exposé à des péripéties plus ou moins perturbantes, conduisant à des impasses dans la symbolisation. Il nous fera un jour rapport, en quelque sorte, de ses efforts improductifs en se mettant à la recherche de liaisons plus réussies. Mais ces nouvelles liaisons ne peuvent être obtenues sans auparavant délier, défaire les liaisons préexistantes. L'analyse, rappelons-le, procède *per via di levare*. L'analysant préférerait ne pas devoir en passer par là, mais, étant voué avant tout à décomposer, le travail d'analyse ne peut qu'*éléver* temporairement les niveaux d'énergie libre, ce qui n'est pas sans causer des moments d'angoisse et de trouble – que l'analysant cherchera bien naturellement à prévenir.

L'affinité de la méthode analytique avec le modèle de l'effraction traumatique ne signifie certes pas que nous faisons exprès pour retrau-matiser nos patients ! Mais il me paraît évident que, bien comprise, la méthode freudienne d'analyse contraste avec une certaine préférence contemporaine pour des techniques qui semblent rechercher avant tout, entre patient et analyste, une communication empathique¹. Tout se passe alors comme si on voulait à tout prix éviter d'élèver le niveau d'énergie libre qui seule, pourtant, peut conduire à la déliaison nécessaire à toute nouvelle recombinaison dans l'après-coup du travail d'analyse. Comment en effet la temporalité en après-coup pourrait-elle faire son œuvre si la séance n'offrait pas l'occasion de nouveaux après-coups, ce qui ne va pas sans de nouveaux « coups » (André, 2010) ?

VI

En contrepartie des déliaisons que la méthode peut causer, le cadre analytique et sa contenance veillent déjà à ce que l'élévation du niveau d'énergie libre ne dépasse pas un certain seuil. Mais au sein même de ce cadre, un autre phénomène surgit, tout désigné pour faire en sorte que la « surprise » qui viendra soit déjà amortie par une liaison d'un nouveau type. Ce phénomène, c'est évidemment le transfert. Comme nous l'avons

1. Voir à ce sujet la critique décisive formulée par Laurence Kahn (2014).

14 *Dominique Scarfone*

vu, la méthode qui invite à la déliaison demande de l'analysant une disponibilité (*readiness*) à se laisser surprendre par les idées incidentes, donc à laisser monter l'énergie libre. Mais cela ne va jamais sans un mouvement dans l'autre direction, comme si quelque chose était déjà en place, prêt à absorber une partie de l'énergie libérée par la méthode. Freud (1912) appelle cela des « clichés » (*Klischee*), quelque chose comme des plaques d'imprimerie, se prêtant à produire de nouvelles éditions de configurations relationnelles et affectives anciennes. Le transfert de ce type, Laplanche l'appelle « transfert en plein » ; il est la réponse à la limite pratiquement prévisible – à partir de ce qu'on sait de l'histoire du patient – que la psyché donne à la provocation déliaante de l'analyste (Laplanche, 1991). Vu sous cet angle, le travail de liaison du transfert opère à l'encontre de la disponibilité à laisser venir l'idée incidente, se prémunissant contre d'éventuelles surprises par la reproduction de situations déjà vécues.

Ainsi donc, si les « coups » dus à la méthode sont comme autant de microtraumatismes, l'émergence du transfert est, elle, de l'ordre de la répétition. Le parallélisme entre la déliaison analytique et la déliaison traumatique se maintient jusque dans le déclenchement de cette forme de la compulsion à répéter qu'est le transfert. Cependant, la structure d'accueil offerte par l'analyste, gardien du cadre et de la méthode, crée une situation bien autre que celle dans laquelle ont pu se produire les traumatismes proprement dits. À la *readiness* du patient à laisser se produire une certaine déliaison se conjugue non seulement la contenance et la fiabilité du cadre, mais une autre *readiness* également : celle de l'analyste, sa disponibilité à non seulement entendre, mais aussi à se laisser prendre dans le rets du transfert (Gantheret, 1998).

L'analyste qui en instaurant la situation analytique inévitablement séductrice provoque le transfert, doit donc faire preuve d'une double disposition : d'une part, une *preparedness* dans la mise en place du cadre avec les refusements qu'il impose, et d'autre part une *readiness* à accueillir le transfert dans son actualité, c'est-à-dire non seulement comme répétition d'une chose du passé, mais comme un fait nouveau, au présent (Freud, 1914), et qui, ajouterions-nous, concerne réellement l'analyste. La disponibilité ou, selon le terme emprunté à Lyotard (1988), la *passibilité* de l'analyste est ainsi engagée de façon plus radicale (Scarfone, 2014). Il s'agit de se laisser atteindre sans toutefois complaire au transfert positif ni exercer de représailles face au transfert négatif, ce qui ne va pas sans certaines défaillances de l'analyste, des « *failures* » que Winnicott considérait inévitables, voire nécessaires (1963, p. 91).

De la disponibilité au transfert. La leçon d'Hamlet 15

VII

La combinaison de *preparedness* et de *readiness*, chez l'analysant comme chez l'analyste, fait du transfert un système que nous pourrions qualifier de métastable, au sens que le philosophe Gilbert Simondon (1958) donne à ce terme. Est dit métastable un système ou un organisme qui possède la capacité de continuer à évoluer parce que n'ayant pas épuisé ses potentialités, pas atteint le niveau zéro d'énergie disponible. Contrairement à ce qui peut être recherché hors analyse, le lien transférentiel n'est surtout pas appelé à se stabiliser, puisque sa métastabilité est ce qui permet la poursuite de la perlaboration psychique. L'établissement et le maintien du cadre, d'une part, et la provocation du transfert jointe à la disponibilité ou possibilité de l'analyste, d'autre part, conduisent ainsi à un mouvement de déliaison et reliaison relativement contrôlées, mais néanmoins offertes à la surprise.

Michel de M'Uzan a formulé sous le nom de « chimère psychologique » une métaphore puissante propre à décrire cette situation évolutive que je qualifie de métastable. La chimère est cet « enfant fabuleux » résultant de la rencontre entre l'inconscient du patient et l'inconscient de l'analyste (de M'Uzan, 1994). La vie de cet être hybride suit un cours original, propre à chaque cas particulier. À cet égard, la disponibilité de l'analyste doit, selon de M'Uzan, aller jusqu'à lui faire tolérer un certain degré de dépersonnalisation. La chimère se manifeste en effet en tant que « système paradoxal » (de M'Uzan, 1976) au sein duquel il n'est pas facile de déterminer à qui appartiennent les pensées ou idées incidentes sur lesquelles mise la méthode analytique. C'est une description certes radicale, mais des plus conséquentes de ce qu'il faut entendre par possibilité ; c'est la *readiness* la plus grande, offerte conjointement mais à l'opposé de toute *preparedness*. La chimère est un être composite, et par ce côté elle stabilise le processus transférentiel ; mais ayant sa vie propre, elle n'est pas entièrement soumise à une volonté qui lui serait externe. Les deux protagonistes immergés dans la situation analytique sont en même temps spectateurs de son cours autonome. La chimère suppose donc chez eux une disponibilité aux surprises que peut provoquer son évolution, surprises à bas régime, et par là moins susceptibles de provoquer une paralysie psychique, mais surprises témoignant de la vitalité du processus.

Si on y regarde de plus près, cela signifie que l'analyste qui accueille le transfert doit se prêter à une sorte de dissociation contrôlée. Une

16 *Dominique Scarfone*

dissociation entre le rôle de gardien du cadre et de sa contenance, et la disponibilité aux pensées paradoxales, à un certain degré de dépersonnalisation. Accepter, par conséquent, une certaine « folie » dans la mesure où elle est sertie d'une méthode. Nous paraphrasons ainsi encore une fois la parole d'Hamlet : « *There is method in such madness* », en l'inversant, pour dire que notre méthode ne va pas sans une certaine folie.

VIII

Sur quoi donc l'analyste peut-il compter, au moment de se rendre ainsi disponible, afin de ne pas déraper de manière incontrôlée ? Je propose que c'est encore sur la chose « certaine » qui console Freud à l'automne 1897, au moment où il perd de vue « les sources du Nil », c'est-à-dire sur le modèle du rêve et la métapsychologie qui en dérive. Sauf qu'ici, de nos jours, le malentendu règne. On s'entend généralement pour affirmer que *L'Interprétation du rêve* est l'œuvre majeure de Freud, mais il n'est pas évident que sa position centrale soit toujours prise en compte. L'impression qui se dégage de maintes publications contemporaines est que le rêve n'est plus objet d'analyse, qu'on s'en tient au seul contenu manifeste. On invoque aussi fréquemment la « rêverie » de l'analyste, mais on semble s'en servir comme pourvoyeuse directe de contenu plutôt que comme disposition à mieux écouter. Il vaut sans doute la peine de rappeler qu'en toute logique freudienne, c'est *l'analyse du rêve* qui est la voie royale vers la connaissance de l'inconscient, non le rêve lui-même, ni par conséquent la rêverie. Du moment que la rêverie – que ce soit celle du patient ou celle de l'analyste – est prise pour une entrée de plain-pied dans l'inconscient – et non comme matière à analyser – la méthode freudienne s'en trouve sérieusement déformée. Il ne s'agit pas de déplorer par là une déviation par rapport à Freud ; ce n'est pas une question d'orthodoxie, mais un problème éminemment pratique. Le problème, c'est que la célébration de la rêverie pour elle-même, sans la contrepartie de la sorcière métapsychologie, a pour conséquence paradoxale de donner aux associations de l'analyste un poids prépondérant et qui plus est, à l'abri du soupçon méthodologique requis de tout analyste.

S'adonner, pendant notre écoute, à une « pensée rêvante » (Pontalis), se laisser prendre dans le transfert, cela est indispensable, mais ne dispense pas l'analyste de maintenir une attention en égal suspens en

De la disponibilité au transfert. La leçon d'Hamlet 17

contre-point des associations du patient. En égal suspens, cela ne veut pas dire que tout se vaut ; cela signifie surtout un travail constant de rééquilibrage, opposant un sain scepticisme à ce qui se présente sous les traits de l'évidence *prima facie*, se méfiant en particulier du possible « fourvoiement par l'affect » (Kahn, 2012, p. 84 et ss.). La rêverie qui se produit en séance n'est pas un point d'arrivée ; elle n'est toujours qu'un aspect de la *readiness*, de la disponibilité à mieux entendre. L'analyste doit encore pouvoir prendre acte de sa « cueillette » de rêveries et les analyser pour s'y orienter. Rien n'interdit que la parole interprétable prenne elle aussi un tour poétique, qu'elle soit une parole rêvante, porteuse de quelque chose d'apparemment fou. Mais si la « folie » du transfert et du contre-transfert doit être tolérée, cela ne nous dispense pas de devoir concurremment maintenir la méthode en son sein.

La méthode qui se rappelle à nous dans ces circonstances est pourtant encore faite de disponibilité. Mais il faut ici avancer avec précaution. Si l'analyste doit se prêter à sa propre rêverie, il doit aussi veiller à n'en pas remplir les chemins de pensée qui s'ouvrent durant la séance. Il doit au contraire travailler à constamment offrir un « creux » au transfert de l'analysant, un creux susceptible d'accueillir une autre « creux » (Laplanche, 1991). En effet, une autre surprise de la situation analytique est que le transfert ne comporte pas toujours un contenu repérable ; il n'est pas toujours un transfert en plein. Le transfert peut au contraire se présenter comme vide de représentations, comme répétition de la confrontation primordiale à l'énigmatique, comme expérience actuelle de l'échec de traduction ; échec par lequel Freud décrit le refoulement dans son autre fameuse lettre, celle de décembre 1896 (Freud, 1896). L'actualisation de la situation primordiale en tant que transfert en creux exige de l'analyste qu'il offre pour ainsi dire une matrice au sein de laquelle peuvent s'élaborer patiemment des amorces, puis des processus de représentation et de fantasmatisation (Scarfone, 2016).

Il va de soi que, dans la pratique, l'on ne saurait à tout moment distinguer clairement entre les occurrences « en plein » et « en creux » du transfert. La clinique du transfert est faite de phénomènes structurés à la manière du rêve ou du symptôme, mais dans lesquels on peut déceler un pattern récurrent fait d'un noyau « actuel » (entendons ici, un creux) enrobé d'une couche proprement psychique, représentationnelle. Ce qui en contrepartie s'offre comme creux matriciel de la part de l'analyste est pour Laplanche fait essentiellement des refusements de l'analyste, et d'abord ce qu'il se refuse à lui-même, notamment le refusement de savoir. Dans une optique comparable, de M'Uzan (1994) parle de son

18 *Dominique Scarfone*

côté du nécessaire « silence fondamental » de l'analyste, silence atemporel qui est la bouche de l'inconscient (p. 42). Par « silence fondamental », de M'Uzan n'entend pas le fait pour l'analyste de se taire, mais bien plutôt son offre d'une écoute à nulle autre pareille : « Et ce silence fondamental, où l'analyste recueille et retient tous les messages provenant de son propre Inconscient et surtout celui de son patient, ce serait lui l'agent actif de la guérison » (p. 43).

Refusements et silence fondamental de l'analyste montrent bien que la méthode analytique est un mélange de méthode et de disponibilité, de contenance et d'ouverture à ce qui vient. C'est cette disponibilité ou *passibilité* nullement passive de l'analyste, constitue, comme Bonnefoy le disait pour la *readiness* d'Hamlet, une « technique de survie de l'âme ».

Octobre-Décembre 2017.

DOMINIQUE SCARFONE
1430, Redpath Crescent
Montréal (QC)
H3G 1A2
Canada
dominique.scarfone@umontreal.ca

BIBLIOGRAPHIE

- André J. (2010), *Les Désordres du temps*, Paris, Puf, coll. « Petite bibliothèque de psychanalyse ».
- Bonnefoy Y. (1978), *Préface* in Shakespeare, *Hamlet – Le Roi Lear*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1957-1978.
- Bourguignon A. et coll. (1989), *Traduire Freud*, Paris, Puf.
- Freud S. (1896a), Lettre du 6 décembre 1896, in *Lettres à Wilhelm Fliess*, tr. fr. Françoise Kahn et François Robert, Paris, Puf, 2006, pp. 263-273.
- Freud S. (1897a), Lettre du 21 septembre 1897, in *Lettres à Wilhelm Fliess*, tr. fr. Françoise Kahn et François Robert, Paris, Puf, 2006, pp. 334-337.
- Freud S. (1897b), Brief 139, in *Briefe an Wilhelm Fließ*, Frankfurt am Main, Fischer Verlag, 1986, pp. 283-286.
- Freud S. (1900), « L'Interprétation du rêve », in *Oeuvres Complètes de Freud*, vol. IV, Paris, Puf.
- Freud S. (1912), « Sur la dynamique du transfert », in *Oeuvres Complètes de Freud*, vol. XI, Paris, Puf, pp. 105-116.
- Freud S. (1914), « Remémoration, répétition, perlaboration », in *Oeuvres Complètes de Freud*, vol. XII, Paris, Puf.

De la disponibilité au transfert. La leçon d'Hamlet 19

- Freud S. (1920a), « Au-delà du principe de plaisir », in *Œuvres Complètes de Freud*, vol. XV, Paris, Puf, pp. 273-338.
- Freud S. (1920b), « Beyond the pleasure principle », in *The Standard Edition*, vol. XVIII, pp. 1-64.
- Friston K. (2010), « The Free-Energy Principle : A Unified Brain Theory ? », *Nature Reviews Neuroscience*, 11 février 2010, pp. 127-138.
- Gantheret F. (1998), « Traces et chair », in *Moi, monde, mots*, Paris, Gallimard, coll. « Tracés ».
- Kahn L. (2012), *L'Écoute de l'analyste. De l'acte à la forme*, Paris, Puf, coll. « Le fil rouge ».
- Kahn L. (2014), *L'Analyste apathique et le patient postmoderne*, Paris, Éditions de l'Olivier, coll. « penser/rêver ».
- Laplanche J. (1987), *Nouveaux fondements pour la psychanalyse*, Paris, Puf, coll. « Quadrigé ».
- Laplanche J. (1991), « Le transfert : sa provocation par l'analyste », in *Le Primat de l'autre en psychanalyse*, Paris, Flammarion, 1997.
- Laplanche J. (1993), *Le Fourvoiement biologisant de la sexualité chez Freud*, Éditions Synthélabo, coll. « Les empêcheurs de penser en rond ».
- Lyotard J.-F. (1988), *L'Inhumain. Causeries sur le temps*, Paris, Galilée.
- M'Uzan M. de (1976), « Contre-transfert et système paradoxal », in *De l'art à la mort*, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 1978.
- M'Uzan M. de (1994), *La Bouche de l'inconscient*, Paris, Gallimard, coll. « Connaissance de l'inconscient ».
- Scarfone D. (2014), « L'impassé, actualité de l'inconscient. », *Revue française de psychanalyse*, vol. LXXVIII, n° 5, pp. 1357-1428.
- Scarfone D. (2016), « Fantasme et processus de fantasmatisation », *Revue française de psychosomatique*, vol. 50, pp. 47-68.
- Scarfone D. (2018), « Free-association, surprise, trauma and transference », *Psychoanalytic Inquiry*, sous presse.
- Simondon G. (1958), *L'Individuation psychique et collective*, Paris, Aubier, 1989 et 2007.
- Winnicott D.W. (1963), « Fear of Break-Down », in *Psychoanalytic Explorations*, Cambridge (MA) : Harvard University Press, 1989 (V. fr. « La crainte de l'effondrement », in *La Crainte de l'effondrement et autres situations cliniques*, Paris, Gallimard, coll. « Connaissance de l'inconscient, 2000).

RÉSUMÉ – La célèbre phrase d'Hamlet « *The readiness is all* », reprise avec une variante par Freud, nous oriente, grâce à la polysémie du terme « *readiness* », vers une description de la méthode freudienne en tant que composée de *disponibilité* – allant à l'encontre de la préparation et de la prédition – et de *méthode* – visant à maintenir la métastabilité du processus. Celui-ci s'incarne dans le déploiement de la « chimère psychologique » introduite par Michel de M'Uzan et combinant les formes de transfert « en plein » et « en creux » conçues par Jean Laplanche. En toile de fond, le commentaire d'Hamlet par le poète et traducteur Yves Bonnefoy.

MOTS-CLÉS – Transfert en plein. Transfert en creux. Chimère psychologique. Méthode freudienne. Disponibilité. Apprêtement par l'angoisse.

20 *Dominique Scarfone*

From readiness to transference: The lesson of Hamlet

ABSTRACT – Because of the polysemy of the term “readiness,” Hamlet’s famous phrase “The readiness is all,” which Freud reprises in modified form, orients us toward a description of Freudian method as a combination of *readiness*—as opposed to preparation and prediction—and *method*—which aims to maintain the metastability of the process. This method is incarnated in the deployment of the “psychological chimera” introduced by Michel de M’Uzan, which combines the “filled-in” and “hollowed-out” forms of transference as conceived by Jean Laplanche. In the background, here is poet and translator Yves Bonnefoy’s commentary on Hamlet.

KEYWORDS – Filled-in transference, hollowed-out transference, psychological chimera, Freudian method, readiness, preparation through anxiety.

De la disponibilidad a la transferencia: la lección de Hamlet

RESUMEN – La célebre frase de Hamlet “Thereadinessisall”, retomada con alguna variación por Freud, nos orienta, gracias a la polisemia de la palabra “readiness”, hacia una descripción del método freudiano, compuesto de *disponibilidad*, en relación a los conceptos de preparación y de predicción, y de *método*, que trata de mantener la metastabilidad del proceso. Este último se encarna en el despliegue de la “quimera psicológica” introducida por Michel de M’Uzan y combinando las formas de transferencia “en pleno” y “en hueco” concebidas por Jean Laplanche. Sobre tela de fondo, el comentario de Hamlet realizado por el poeta y traductor Yves Bonnefoy.

PALABRAS CLAVE – Transferencia en pleno. Transferencia en hueco. Quimera psicológica. Método freudiano. Disponibilidad. Aprestamiento por la angustia.